

## Oser l'engagement avec des personnes qui ne demandent rien

Conférence de Jean FURTOS

Psychiatre

Observatoire national des pratiques en santé mentale et précarité (Rennes)

Compte rendu

Oser l'engagement avec des personnes qui ne demandent rien ! Avec des « personnes » dit Jean Furtos, pas seulement des « individus ». On est ici dans une conception de la liberté qui nous permet de regarder les gens crever sans les aider...s'ils ne demandent rien. Pourtant, dit-il, lors d'un accident de voiture, nous attendons-nous à ce que le blessé demande de l'aide ? **Il ne s'agit pas nous dit-il d'être bien-pensant mais de s'essayer à penser bien.**

Bon nombre d'institutions, sans être maltraitantes, ne sont simplement pas bien traitantes.

La bonne distance nous dit-il, c'est comment être suffisamment roche de manière à aider. Autant près pour aider que prêt à aider. Les personnes qui ne demandent rien, ce sont souvent celles qui sont les plus proches, les plus intrusives.

Chaque fois que l'on passe d'une logique de vie à une logique de survie, cela nous apporte un paradoxe

« il fait jour et nuit » Jour, parce qu'il fait soleil et nuit parce que sous ce soleil on vit du malheur.

Il ne faut pas, nous dit-il encore confondre pauvreté et précarité. La précarité, c'est la peur de perdre, le travail, la famille..., c'est l'instabilité. Tout peut s'effondrer. La pauvreté elle, est une situation stable. Si la pauvreté n'a pas toujours existé, c'est que l'effondrement a déjà eu lieu.

Le mot précarité, nous dit Jean Furtos, suppose l'autre, le besoin de l'autre. La bonne précarité, c'est la confiance dans l'autre dont j'ai besoin. Le néolibéralisme, dit-il, a tendance à transformer la confiance en méfiance, la bonne précarité en mauvaise précarité.

La souffrance de l'exclusion amène au désespoir à la dépression et empêche de vivre dans la bonne précarité. Nous avons la capacité du désespoir, de l'anesthésie de l'âme et du corps, de l'émoussement des émotions, de la disparition de la honte, de l'inhibition de la pensée.

C'est « facilement » (dit-il) réversible quand on intervient au début. Mais si on laisse aller les choses, cela devient un mode d'être, **une rupture active des liens pour ne plus souffrir de l'autre.**

**L'errance**, nous dit-il, **c'est se séparer géographiquement de celui à qui on pense.** (1)

Dans une **logique de vie** : plus on a de soucis, plus on demande de l'aide. Dans une **logique de survie** : plus on a de soucis moins on demande d'aide. C'est l'anesthésie du corps, la rupture du lien, l'annulation de la demande. Une sorte de congélation du Moi. Le Soi est clivé du Moi. Il n'a plus l'habitude de sentir son corps, ses émotions. Il est important pour les intervenants et l'entourage de rester très prudent, de ne pas aller trop vite dans les gestes à poser.

Jean Furtos nous donne l'exemple de cet homme ayant retrouvé du travail après une période sans domicile fixe. Il croise dans la rue sa femme et son enfant. Le choc émotionnel est trop fort, il redevient tout de suite sdf.

*Ici, Jean Furtos nous éclaire sur une situation bien connue, que nous soyons parent ou intervenant*

Quand quelqu'un ne peut plus ressentir sa souffrance tellement elle est intolérable, qu'il ne peut donc pas non plus l'exprimer, cela passe dans le corps de l'autre. Et bien sûr cela entraîne souvent un rejet d'autoprotection (du parent ou de l'intervenant).

Les patients, nous dit ce psychiatre, ont l'impression qu'ils nous rendent malades parce qu'ils nous transmettent quelque chose d'eux. L'agressivité et la souffrance ne sont souvent pas à la bonne place. Conclusion : protéger le personnel soignant est le premier devoir d'une hiérarchie. Mais comment un intervenant (*j'ajouterai un père ou une mère* (2)) peut-il arriver à ne pas tomber malade avec la conscience de porter quelque chose qui ne nous appartient pas ? **La vraie demeure de celui qui ne peut habiter le monde, c'est habiter l'autre, la relation** (3). Le sujet ne peut pas être en narration

avec lui-même. On ne peut pas vivre seul. Un être seul n'existe pas. Tout le monde doit être accompagné. Et particulièrement dans la relation d'aide. Quelqu'un qui ne souffre jamais dans sa pratique est inquiétant dit Jean Furtos. Il faut donc accepter de porter en dépôt, une part de l'autre, un certain temps. En parler avec les collègues, ainsi cela ne restera plus comme un corps étranger.

Jean Furtos nous parle alors d'un homme sorti d'un foyer depuis 9 ans et qui lui dit « Si j'éteins la télévision, c'est l'enfer ».

Bien sûr, il se retrouve alors seul face à lui-même. Et encore « Non, non, vous ne devez pas venir me voir, je vais bien, mais est-ce que vous voulez que je vienne vous voir ? »

**Il faut** dit-il parler de la demande de l'autre, **se mettre soi-même dans** une bonne précarité (**une bonne insécurité**) L'autre, qui n'a pas de demande peut alors entrer dans un processus d'explication de lui-même.

Il faut donc dit-il :

### **Vivre sa propre précarité dans la relation d'aide**

« .. Si vous vous suicidez, je ne pourrai plus vous soigner... » Quand quelqu'un répète toujours la même chose, peut-être essaye-t-il de dire quelque chose qu'on n'a pas entendu. Vivre, c'est vraiment dangereux.

Il y a aussi dit-il **l'hyper demande**. Ceux-là sont au bord du gouffre et entrent dans une toute puissance de la demande. Au bord du gouffre de l'exclusion. Le comprendre, c'est déjà être moins agacé.

Dans notre société néolibérale, dit-il, il y a une diabolisation de l'assistance. Il faut néanmoins aussi comprendre ceux qui sont au bord du gouffre.

Certaines demandes pourtant ne sont pas à satisfaire. Comme cet homme en attente urgente de retrouver sa femme et sa fille, mais qui n'y est pas encore suffisamment préparé. Répondre à la demande c'est alors annoncer le drame. La réponse précipitée est souvent dangereuse.

**Il n'y a cependant pas de rencontre**, nous dit Jean Furtos, **si on n'accepte pas d'être dérangé**. Mais le premier devoir est quand même de rester vivant. Il rappelle aussi, que le schizophrène est un homme, l'étranger est un homme, le jeune délinquant est un homme. Je suis là, dit-il, et tu m'interpelles. Le « Tu » est premier et j'accepte que le « Tu » me dérange. Et la relation s'installe. Quand on est dans le temps de la rencontre, on est dans un temps particulier, humain.

Celui qui ne transgresse jamais dit-il encore, en parlant des intervenants, n'est pas fiable, il est mécanique.

Tous les psys qui apportent un plus dit-il, transgressent. La bienveillance n'est pas l'emprise, le contrôle. Le véritable colonisateur culturel actuel et le « néomanagement ».

Pour Jean Furtos, il faut autant travailler avec les banquiers, les « ressources humaines », qu'avec ceux qui ne demandent rien, aussi avec les chamans et les guérisseurs.

*Beaucoup de réflexions donc dans cette intervention. Et beaucoup concernent les parents d'enfants présentant des troubles de l'attachement et tous ceux pressentis pour les aider. Nous ouvrir à ces réflexions ne peut que nous aider à mieux comprendre les « non-demandes » de nos enfants, et les hurlements qu'elles cachent.*

BN

<sup>1</sup> Beaucoup de nos enfants sont des « errants », parfois un temps très court, pour certains très longtemps. Réfléchir à ce lien que permet l'errance et le soutenir est un défi pour tous les parents d'enfants présentant des troubles de l'attachement.

<sup>2</sup> C'est là que nous ne pouvons pas rester seuls.

<sup>3</sup> Et nous comprenons bien ce qu'« être habité » par les problèmes de quelqu'un veut dire, quand nous sommes mangés au point de ne plus situer où pourrait bien se trouver notre vie à nous.